97-84178-1

Burtsev, Vladimir L'vovich

Soyez maudits,
Bolcheviks!

Paris

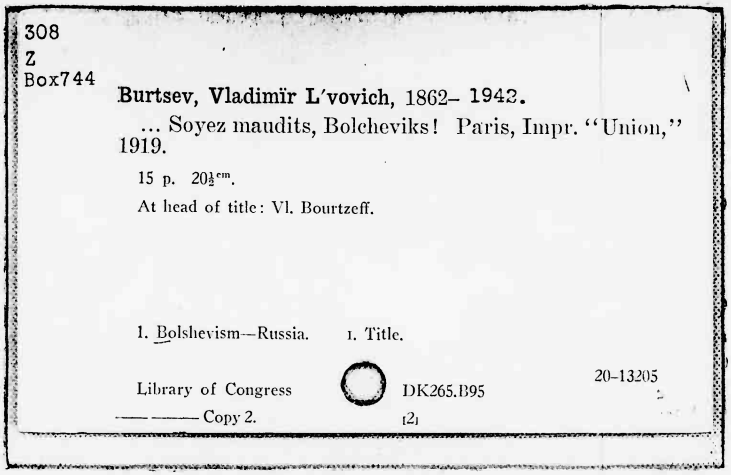
1919

97-84178-1
MASTER NEGATIVE #

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DIVISION

# BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

ORIGINAL MATERIAL AS FILMED - EXISTING BIBLIOGRAPHIC RECORD



308
Z
Box744

Burtsev, Vladimïr L'vovich, 1862– 1943.
... Soyez maudits, Bolcheviks! Paris, Impr. "Union," 1919.
15 p. 20½cm.
At head of title: Vl. Bourtzeff.

1. Bolshevism—Russia. 1. Title.

Library of Congress DK265.B95 20-13205
——— Copy 2. [2]

RESTRICTIONS ON USE: *Reproductions may not be made without permission from Columbia University Libraries.*

## TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 9:1 IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

DATE FILMED: 9-3-97 INITIALS: PB

TRACKING # : 27082

FILMED BY PRESERVATION RESOURCES, BETHLEHEM, PA.

100 mm
A5
1.0
1.1
1.25
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
1.0 mm
1.5 mm
2.0 mm
ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

Vl. BOURTZEFF

# SOYEZ MAUDITS, BOLCHEVIKS!

308
Z
B-744

PARIS
Imprimerie « Union », 16, Bd Saint-Jacques
—
1919

VL. BOURTZEFF

# SOYEZ MAUDITS, BOLCHEVIKS!

308
N
Bel744

PARIS
Imprimerie « Union », 46, Bd Saint-Jacques
—
1919

Друштва „Словенска Узајамност"
Београд, Теразије „Палата Краљ"
Стовариште: Битољска 30

# SOYEZ MAUDITS, BOLCHEVIKS!

(*Lettre ouverte aux bolcheviks*)

C'est à vous, mes geôliers d'hier, que j'adresse cette lettre.

Bien avant de vous connaître, j'ai connu beaucoup d'autres geôliers : mais je n'ai jamais eu à leur adresser aucune lettre. Mes cerbères d'antan étaient des ennemis déclarés du socialisme et de la liberté, et ils ne m'enfermaient dans leurs prisons que parce que je luttais pour le socialisme et la liberté. Vous êtes pour moi des geôliers d'une espèce spéciale. Vous me gardiez dans la même cellule où m'avait tenu le gouvernement tsariste, mais vous ne vouliez pas prendre ouvertement à mes yeux l'allure de gendarmes. En m'arrêtant et en m'incarcérant, vous vous couvriez du drapeau qui m'est cher : celui du socialisme et de la liberté.

Je ne puis laisser passer cette équivoque sans protester.

En qualité de vieux révolutionnaire, j'estime avoir le droit de parler. Sous le régime tsariste, à cause de la lutte que j'ai soutenue contre lui, j'ai, comme bien d'autres, respiré l'air des prisons. J'ai connu la déportation et l'émigration. Aujourd'hui encore, je continue à combattre pour les mêmes idées, avec la même foi dans leur justice et dans leur succès que dans ma jeunesse, il y a trente-cinq ans, au moment où je commençais la lutte. Cela

OCT 21 1946 PCR

me valut ma première arrestation. Les gendarmes d'Alexandre III, qui m'appréhendèrent, m'enfermèrent dans la même casemate « Troubetskoï » de la forteresse Pierre et Paul, où vous vous êtes empressés de me jeter le 25 octobre-8 novembre 1917, — presque dans la même cellule.

Vous saviez bien que j'étais pour vous un ennemi aussi ancien qu'irréductible. Vous avez donc agi d'une façon sans doute fort pratique le jour, où ayant réussi à vous emparer du pouvoir à Petrograd, vous me fîtes emprisonner. Mais je me suis échappé. Libre et à l'étranger, je continuerai contre vous la lutte que j'ai menée pendant tant d'années contre le gouvernement de Nicolas et contre ses gendarmes.

Vous verrez plus loin la relation de faits qui me sont personnels. Vous y verrez également les observations qui m'ont été faites par ceux qui se trouvaient en prison avec moi. Mais, n'en tirez aucun avantage, car les camarades qui, dans le même temps, jouissaient de leur liberté, formulaient sur vous, les mêmes réflexions. C'est la voix du peuple qui se fait entendre ici.

Cette lettre ouverte, que je vous adresse, je la publie dans les journaux pour que notre explication ait lieu au grand jour, sous les yeux du public. Je veux être entendu par tous ceux qui supportent le poids de vos agissements, — tous n'ont pas disparu, comme Chingarev et Kokochkine, que vous avez assassinés, — et par ceux qui aiment la Russie et souffrent de tout ce qu'elle subit par votre faute. Je veux être entendu par tous ceux qui, avec les Allemands, se réjouissent des malheurs qui frappent la Russie, par tous ceux qui comptent fonder leur bonheur sur ses ruines.



***

En m'adressant à vous, je ne vise aucun de vous en particulier. Pour moi, vous n'êtes pas des criminels de hasard, mais des criminels conscients, des criminels innombrables !... Vous êtes des traîtres à la Patrie ! Vous êtes ses Judas ! Vous êtes des menteurs ! Vous êtes des voleurs et des recéleurs ! Vous êtes des assassins !

Hier encore, la plupart d'entre vous étaient des militants de partis socialistes et vous parliez au nom du socialisme. Du reste, vous osez parler en son nom, même aujourd'hui. Mais pour les véritables socialistes, vous n'êtes plus des socialistes ; vous n'êtes pour nous que nos geôliers, nos gendarmes, nos censeurs, nos assassins.

Admirez donc votre œuvre ! Admirez les horreurs qui se passent dans notre Patrie ensanglantée que vous avez couverte de cadavres!... Et vous comprendrez de quelles malédictions nous accompagnons vos noms !...

Ce n'est pas la première fois qu'on m'entendra dire la vérité sur votre compte. Il y a longtemps que beaucoup ont entendu cette vérité en diverses occasions et pour diverses raisons. Mais cette vérité n'a pu, malheureusement, pénétrer les masses. Pour l'énorme majorité, les accusations portées contre vous paraissaient invraisemblables, inadmissibles, ou tout au moins dénuées de fondement. On aurait aimé vous croire meilleurs que vous n'étiez en réalité. Il semblait à bien des gens que tout ce que je disais de vous, il y a un an, et qui, alors, les mettait hors d'eux était faux et ne m'était dicté que par mon attitude politique à votre endroit.

Quand, l'année dernière, je protestais contre vos

premiers actes, — vous arriviez en Russie en wagons plombés, — je savais que j'avais raison. Mais, je l'avoue franchement, je ne pensais pas moi-même qu'en réalité vous étiez incomparablement plus coupables que je ne l'écrivais alors.

Je savais, dès ce moment, que vous trahissiez la Patrie, mais je ne supposais pas que votre trahison irait si loin, que vous l'accompliriez avec le cynisme dont vous avez fait preuve, en octobre 1917, alors que vous vous empariez du pouvoir. Je savais qu'il y avait parmi vous des calomniateurs, des êtres sans morale, capables de voler et d'assassiner, mais je ne pouvais m'imaginer que vous réussiriez à rassembler autour de vous la bande de criminels que vous avez réunie à Smolny.

Votre Lénine disait un jour, dans l'intimité, qu'il trouvait aussi naturel de faire la révolution russe avec de l'argent allemand et l'aide de l'Allemagne, que de faire la révolution allemande avec de l'argent russe et l'aide de la Russie. Ces paroles caractérisent l'œuvre révolutionnaire des bolcheviks en Russie pendant la guerre.

Lénine et consorts comprennent, et comprenaient fort bien au printemps de 1917 que, si le grand état-major allemand se donnait la peine d'organiser en pleine guerre, le retour en Russie des émigrés russes par le territoire allemand, il ne le faisait certes pas par amour du bolchevisme, mais parce que cela entrait dans ses plans, parce que par ce moyen il comptait désagréger la vie sociale de la Russie et son armée et en tirer des avantages incalculables dans sa lutte contre nos Alliés. Ces émigrés se rendaient alors en Russie dans des wagons plombés, ayant à leur tête Lénine, Natanson, Zinoviev. Il y avait là de deux cents à trois cents



personnes, dont la plupart devenaient les chefs du bolchevisme. J'ai donné la liste complète de leurs noms accompagnés de commentaires, dans des articles publiés avant le coup d'Etat bolcheviste.

Ils se rendaient en Russie par l'Allemagne ; ils se consolaient naïvement : leur organisation et leur œuvre tireraient de l'aventure un profit plus grand que l'Allemagne. Ce jeu, franchement cynique, des bolcheviks avec le grand état-major allemand, dura pendant toute la guerre et se poursuivit chaque jour.

Pendant la guerre, Lénine et consorts ne cessèrent d'entretenir les plus étroites relations avec les Allemands d'Allemagne et d'Autriche, par l'intermédiaire des Grimm, Bauer, Rakovsky et autres. Vos Ganetsky étaient dans les meilleurs termes avec Parvus. D'innombrables courriers appartenant à la rédaction de vos journaux bolchevistes et à vos états-majors allaient et venaient d'Allemagne en Russie. Vous receviez par ballots la correspondance d'Allemagne, ainsi qu'on en a eu la preuve en perquisitionnant à la rédaction de la « Pravda » pendant l'été de 1917.

Il se peut qu'au point de vue allemand on ait trouvé tout cela parfait. Pour Lénine, c'était, sans doute, également parfait et conforme à la manière de voir et d'agir maximaliste et collectiviste.

Mais il existe un autre point de vue, — le nôtre.

Jugée par nous, votre œuvre est une trahison, car notre armée l'a payée de son sang et notre pays de sa ruine. Les bolcheviks, venus de l'étranger en wagons plombés, accomplissaient en Russie des actes pour lesquels on fait passer en conseil de guerre et on fusille en Allemagne, en Angleterre et en Autriche, en Amérique et en Turquie, au

Japon, en Italie et en Bulgarie et aussi en France. Ce que les bolcheviks accomplissaient en Russie, en 1917, avant leur coup d'Etat, et ce que Kerensky laissait faire, n'a qu'un seul nom dans toutes les langues, — une *trahison !*

***

Les bolcheviks, en la personne de leurs chefs responsables, de même qu'en tant que parti politique, étaient, pendant la guerre, des traîtres au sens propre du mot, des traîtres conscients, car on ne saurait invoquer, pour excuser leur conduite, l'ignorance, la sottise, ou la naïveté. Ils savaient ce qu'ils faisaient.

Ce n'est pas avec des mains propres que vous, bolcheviks, accomplissez votre œuvre de Caïn. Les gens honnêtes, même ceux dont les idées politiques se rapprochaient des vôtres, vous tenaient à distance.

Lénine, Trotsky, Lounatcharsky et autres avaient déclaré, à maintes reprises dans des réunions publiques et dans la presse, qu'ils étaient entourés d'apaches. Ces apaches s'installèrent surtout à Smolny, puis dans les tribunaux bolcheviks, dans leurs commissions et dans leurs comités. En vérité, les voleurs y pullulaient ! Non seulement la Russie n'a jamais connu les vols, les prévarications, les malversations et le chantage qui se produisent autour de Lénine et de Trotsky dans leur Smolny, dans leurs ministères, leurs tribunaux, leurs prisons et dans leur armée, mais encore jamais on n'aurait pu les concevoir tels. Des milliards de roubles ont été volés, des stocks immenses de marchandises ont été détruits, le commerce et l'industrie sont anéantis... Les léninistes pourront dire



plus tard, en évoquant leur règne, qu'ils ont su vivre et s'enrichir. Que de nouveaux riches seront sortis de leur milieu !...

J'ai rappelé plus haut qu'il est arrivé un jour à Lénine de dire que, « sur cent bolcheviks, il fallait compter un seul convaincu, soixante imbéciles et trente-neuf scélérats ». Je ne discuterai pas cette déclaration de Lénine. Est-ce bien « soixante imbéciles » et « trente-neuf scélérats », ou bien inversement « trente-neuf imbéciles » et « soixante scélérats », qu'il faut compter pour un seul bolchevik pur ?

Nous n'insisterons pas sur ce fait que parmi les gredins qui s'abritent sous le drapeau du maximalisme, il se trouve un bon nombre d'agents à la solde de l'Allemagne : ce sont ceux qui exercent la plus grande influence sur toutes les affaires bolchevistes.

Je n'oublierai jamais un tableau qui, m'ayant vivement frappé, s'est gravé dans ma mémoire, et que les illustrés de tous les pays ont reproduit.

Il représente un banquet à Brest-Litovsk. Autour d'une table ornée de fleurs et garnie de desserts se trouvent, d'un côté, Léopold de Bavière, le général Hoffman et Cie ; de l'autre, nos bolcheviks : Kaménev, Ioffe et consorts. Léopold a le regard obstinément fixé sur Kaménev : il est plein d'attentions pour lui ; il paraît prêt à toutes les platitudes à son égard, mais on s'aperçoit bien qu'il sait ce qu'il fait. Il faut vraiment posséder une grande pénétration psychologique pour peindre l'état d'âme de tous ces Kaménev, qui se rendaient bien compte que ce Léopold de Bavière n'avait rien de commun avec eux, qu'il n'était ni leur « camarade », ni un communiste, qu'il les méprisait du fond de son âme,

et ne les traitait jamais autrement que de « sales youpins ». Chez les Kaménev, au sentiment de joie se mêle la conscience qu'ils jouent un rôle des plus vils. Néanmoins, Léopold de Bavière, Hoffman et les Kaménev continuaient à rester attablés et ne disparaissaient pas sous terre. Ils mangeaient, buvaient, et cela ne les étouffait pas. Ces Augures se regardaient et faisaient des efforts pour ne pas pouffer de rire. Des deux côtés, on se rendait bien compte qu'à cette table couverte de mangeailles, c'était surtout de la vente de la Russie qu'il s'agissait : les acheteurs faisaient face aux vendeurs.

***

Maintenant que les Maures ont accompli leur œuvre, ils peuvent se retirer : on ne fait pas de cérémonies avec eux. Maintenant que vos bolcheviks cessent d'être utiles à l'état-major allemand, c'est d'un mépris évident que les arrosent ces mêmes Léopold de Bavière et ces Hoffman !...

C'est des Allemands eux-mêmes que vos bolcheviks commencent à recevoir le châtiment de leur trahison.

Jamais parti n'est tombé politiquement plus bas et cela n'est pas dû au hasard.

Il n'existe pas pour les bolcheviks, dans les œuvres publiques, de morale commune à toute l'humanité. Ils ne connaissent que celle des Hottentots — « le bien, c'est ce qui me profite, le mal, ce qui ne me profite pas ». — Ce qui pour eux prime tout, c'est leur parti, et pas même leur parti, leur organisation. Au-dessus de cette organisation n'existent que les convoitises individuelles et les intérêts personnels des chefs. Qu'importe que la paix soit mauvaise, qu'importe qu'elle soit le



plus grand malheur de la Russie, pourvu que les « bons Soviets » restent ! La conscience des bolcheviks est celle de leur parti, leur honneur est également celui du parti. Dans les affaires qui ne concernent pas le parti, les bolcheviks sont des gens complètement dénués de morale : des gens sans conscience, sans honneur, sans sentiment de la responsabilité de leurs méfaits. Ce sont des gens sans cœur, — la misère d'autrui, pour eux, ne compte pas. Pour eux, le Droit, la Justice sont de vains mots.

***

Dans leurs actes politiques, en dehors du parti, les bolcheviks sont avant tout des menteurs. On ne saurait se fier à leurs paroles.

Pendant des mois, ils se proclamèrent partisans de l'Assemblée Constituante. Ce sont eux qui l'ont dissoute après la première séance. Ils avaient passé leur temps à condamner la peine de mort, et ce sont eux qui l'ont introduite en tant que système. Ils préconisèrent partout le lynchage ; chacun de leurs décrets se termine par la menace de fusiller quelqu'un. Ils ont couvert la Russie de cadavres. Ils étaient partisans de la liberté de la presse, mais se sont révélés les plus rigoureux censeurs et les plus grands persécuteurs de la presse que la Russie ait jamais connus. Ils étaient contre les prisons, mais ils s'en firent les pourvoyeurs les plus acharnés, et devinrent les geôliers les plus cruels, jetant dans les cachots les gens par milliers, sans enquête ni jugement. Ils parlaient de paix, mais ils déchaînèrent la guerre civile d'un bout à l'autre du pays. Ils parlaient de pain, mais ils ne donnèrent au peuple que des pierres. Ils s'élevaient contre le fardeau

des impôts, mais, eux-mêmes, ils ruinèrent le pays. Ils s'indignaient de la diplomatie secrète, mais ils ont introduit dans leur propre diplomatie un mystère tel que jamais le tsarisme n'en connut de pareil. Nous ignorons, par exemple, jusqu'à présent, ce qui s'est exactement passé au sujet de ce maudit traité de Brest-Litovsk si désastreux pour nous. Les bolcheviks se sont occupés beaucoup de l'armée et ont fini par la détruire de même que la flotte : ils massacrèrent les officiers et actuellement ils tâchent de créer une nouvelle armée, à coups de discours.

Bref, dans leur œuvre, tout est mensonge, mais mensonge conscient.

Du programme maximaliste, de ce qui faisait jusqu'ici la substance même de leur théorie, il ne reste plus rien, pas même le nom du parti... Dans la presse et dans les réunions, vous, bolcheviks, vous ne faisiez que mentir ! mentir ! mentir ! Vous n'êtes restés fidèles qu'à un seul but : celui de maintenir à tout prix, par la démagogie et par de grossières flatteries aux soldats et aux matelots votre pouvoir dans le pays, celui de garder vos « Soviets ».

Jusqu'à présent, bolcheviks, vous y avez réussi, mais à quel prix terrible ! En six mois, vous avez désagrégé la Russie et vous l'avez recouverte de deuils. Mais ce prix effroyable vous importe peu !

L'heure du règlement approche !... Elle va sonner d'ici peu !... Nous exigerons de vous le compte de tout ce que vous avez fait !

La Russie a été anéantie, ensanglantée, vendue et trahie par Lénine, Trotsky, Lounatcharsky, Zinoviév, Kaménev, Ouritsky, Volodarsky, Bontch-Brotévitch, Kollontaï, Dybenko, Raskolnikov, Nahamkès, Mouraviév, Krylenko, Antonov, Pokrovsky, Zalkind, Ioffe, Krassikov, Radek, Ganétsky, Rakovsky, Dorjinsky, Koslovsky, Rjévsky et à l'étranger par Vorovsky, Litvinov ; et au-dessus d'eux tous, plane leur maître et leur âme, Parvus, Parvus de Constantinople, Parvus de Copenhague, Parvus de Sofia, Parvus de Berlin.



***

Nous vous jugerons tous, bolcheviks ; vos noms passeront les uns après les autres. A la première occasion, nous vous conduirons au tribunal et dans une audience publique vous aurez à répondre de tous vos actes. Le prochain pouvoir légal de la Russie devra créer une commission extraordinaire d'enquête à votre sujet. C'est le peuple qui l'exigera.

Tant que nous ne pourrons le faire en Russie, nous le ferons à l'étranger, sans attendre la chute des bolcheviks et la possibilité de les mettre en jugement.

Dans un bref délai, nous nous adresserons à tous ceux qui habitent la Russie, de même qu'à ceux qui sont à l'étranger, en les priant de prendre part à l'enquête sur les crimes des bolcheviks, et de rassembler les documents nécessaires.

La Russie a eu trop à souffrir de vous, bolcheviks, vous ne devez pas quitter impunément la scène. Du banc des accusés, vous aurez à répondre de tout le mal que vous avez fait à la Patrie. Si quelques-uns d'entre vous réussissent à quitter la Russie assez tôt, nous vous poursuivrons partout où vous irez vous cacher, et partout nous vous demanderons :

— *Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?*

Mais le Caïn biblique n'avait pas sur la conscience un poids aussi lourd que le vôtre. Vous n'aurez pas le courage de jeter un regard en arrière sur ce que vous avez accompli. Votre nom sera maudit à jamais. Vos propres enfants se détourneront de vous quand ils apprendront vos crimes. Vous n'êtes pas un fléau et un mal d'origine essentiellement russe, car vous représentez le malheur non seulement de la Russie, mais de l'univers. Vous avez été nourris par les Allemands. Vous leur avez servi d'instrument pour disloquer les armées des Alliés qui luttaient contre eux, et les Alliés ne vous considèrent et ne pourront jamais vous considérer autrement que comme un fléau, un mal universel.

Dans notre grande Révolution, vous avez joué le rôle des voleurs de Touchine, et vous avez saccagé la grande œuvre... Vive la Révolution !... Vous avez donné la possibilité d'identifier le socialisme au mensonge, au vol, à l'assassinat !...

Nous vous prouverons que la responsabilité de votre crime ne retombe pas sur le socialisme et sur la révolution de mars, mais directement sur vous, bolcheviks, sur vos chefs, sur les Lénine, Trotsky et Zinoviev, sur leurs inspirateurs les Parvus, et sur leurs dirigeants du grand état-major allemand.

***

Nous ne parlerons pas aux bolcheviks « convaincus » dont on trouve chez vous, d'après Lénine, un sur cent. Ce sont des gens qui agissent les yeux ouverts. Ils se rendent parfaitement compte de ce qu'ils font. Ils sont convaincus.

Nous n'aurons pas à nous adresser aux « trente-neuf scélérats » qui se chauffent les mains auprès des bolcheviks et dont parle Lénine. Eux aussi agissent les yeux ouverts et se rendent parfaitement compte de ce qu'ils font et ce n'est pas par l'effet des persuasions qu'ils changeront de politique. Leur Patrie n'est que là où ils sont à leur aise, et la Patrie ne leur est chère que tant qu'ils y sont à l'aise.



Nous ne voulons atteindre par nos paroles que les « soixante imbéciles » décomptés par Lénine qui ne se rendent pas compte de ce qu'ils font. Peut-être ouvriront-ils un jour les yeux et verront-ils à quoi les Bolcheviks ont acculé la Russie et dans quelle fange ils ont traîné le socialisme lui-même.

C'est à ces messieurs qui tiennent actuellement en Russie les rênes du pouvoir que nous disons :

« *Allez-vous en donc ! Vite ! Quittez le pouvoir ! Allez-vous en avant qu'on ne vous ait supprimés ! Plus tôt vous quitterez le pouvoir, plus tôt viendra le salut de la Russie. Délivrez le pays de votre présence ! Otez-vous de là pour faire place aux représentants de n'importe quel parti politique, pourvu que ce soient des gens aimant leur patrie et désireux de la sauver.* »

La révolution de mars 1917 fut et restera une des plus belles pages du mouvement libérateur russe, et le socialisme sera toujours notre étoile dans notre lutte pour un heureux avenir de l'humanité.

Encore une fois :

*Soyez maudits, bolcheviks !*

**V. Bourtzeff.**

20 V. 1917.

**Léonide Andréieff** *„Au Secours !“* *(S. O. S.)*, préface de V. Bourtzeff 1 fr. —

**V. Bourtzeff** *„ Les deux fléaux du monde. Les bolcheviks et l'impérialisme allemand“* Paris, 1917 (Payot et Cie) . . . . . 1 fr. 50 c.

**V. Bourtzeff** *„ Soyez maudits, bolcheviks ! “* (Lettre ouverte aux bolcheviks) . . . . . — 50 c.

---

Pour recevoir ces éditions s'adresser à :

**V. Bourtzeff, 49, Bd St-Michel, Paris.**

HSH 27082

END OF
TITLE